

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 17

Artikel: A l'école
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217174>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cons, son parler, son accent même. Alors, quand il faut tout quitter et que, comme dit le poète : « les tours de la cathédrale s'estompent dans le brouillard », on devient drôle, on se sent perdu, isolé. On a peur de l'heure qui vient et l'on voudrait aussi qu'elle soit déjà vécue.

Notre triste voyageur se souvenait vaguement de Lausanne. Des rues qui montaient, montaient..., d'autres qui descendaient, descendaient... c'était à peu près tout ce qu'une course d'école lui avait permis de voir. Ah ! ça ne valait sûrement pas Genève, avec ses quais, sa rade ovale, ses ponts tout blancs, ses îles — ou ses presqu'îles. Et puis, il était prévenu. Des histoires où il était question d'écoles de recrues, de la Pontaise, de courses au Chalet-à-Gobet. On lui avait dit, souvent, en matière de conclusion : « Tu sais, veille-toi bien ! Ils n'aiment pas les Genevois, là-bas !... »

Aussi n'était-il pas très rassuré. A mesure que le train brûlait les petites gares, il se demandait s'il n'aurait pas mieux valu rester chez lui.

* * *

Les premiers jours furent vraiment durs. Notre Genevois ne connaissait personne. Ses huit heures passées à des alignements de chiffres dans le bureau sombre de la rue Pichard, Despâquis regagnait sa chambre. Il l'avait choisie à Chauderon. De là, il voyait les Alpes savoyardes rejoindre les premiers versants du Jura. Dans ce creux, pensait-il, c'est Genève ! Je n'en suis donc pas bien loin, puisque j'en aperçois l'endroit.

Petit à petit, il se reprit à rire, à plaisanter. Il fit des mots ! Car un Genevois sait toujours « faire des mots ». Quelques « connaissances », faites au café, à la pension, devinrent vite des amitiés. Lui qui avait voulu s'isoler ! C'était bien mal se connaître. Car, sous son apparence ironique, presque moqueuse, se cachait un naturel sensible, aimant à se communiquer. Il commença donc de blaguer et, quand il allait un peu fort, on disait, en le regardant :

— Ces Genevois, ils sont bien tous les mêmes !

Il avait cependant des discussions assez vives. Toujours avec le même : un authentique Lausannois, aussi Vaudois que lui, Despâquis, était Genevois. Son interlocuteur, par exemple, se moquait du lac de Genève. Il allait jusqu'à prétendre que la petite gouille des Genevois n'était rien à côté de ce qui restait aux Vaudois. Il insinuaient que les Genevois étaient des accapareurs. Alors, pour se venger, Albert critiqua le style de la grande gare. Ce fut un beau conflit.

— Eh bien, avait dit Samuel, parlons-voir de la vôtre, de gare ! Une belle boîte ! Ça veut se monter le cou et venir critiquer nos monuments...

C'est comme pour le Grand Théâtre, Samuel ne voulait jamais admettre que celui de Genève fût plus grand et plus beau. Despâquis entraînait dans de longues descriptions ; il parlait de peintures, de sculptures, d'éclairage, de hauteur. Le nombre des places même ne put convaincre Samuel. Il répétait toujours, à demi-goguenard :

A part cela, ils étaient de grands amis. Mais, quand Albert était loin de Samuel, il disait :

— Ce qu'il est dur à la comprenaille, ce sacré Vaudois.

Et Samuel, de son côté, pensait :

— Ces Genevois, parce que ça vient de Genève, ça voudrait nous en faire accroire.

* * *

Tout fringant dans son bel habit bleu, le chapeau de paille légèrement penché, Albert Despâquis faisait les cent pas sur la place Saint-François. Samuel était en retard, mais il ne s'en impatientait guère. Cinq heures venaient de sonner et, en ce samedi, la foule était grouillante. Cinq heures, n'est-ce pas le moment d'aller de la rue de Bourg au Grand-Pont, du Grand-Pont à la rue de Bourg ? Cela lui rappela Genève, les rues basses. Ce qu'on devait s'y regarder, en ce moment !

Paisiblement, comme s'il était en vacance, Samuel apparut :

— Eh bien, ça va ?

— Pas mal, allons voir cette fondue.

Car Samuel avait promis une fondue à sa

« crouille de Genevois », comme il l'appelait. « On ira la manger au Comptoir, avait-il dit. Tu vas voir s'il n'y a qu'à Genève qu'on sait s'amuser. »

Albert, alléché, allongea ses grandes jambes. Tout alla bien jusqu'au Pré-du-Marché, où une dispute faillit éclater. Le Genevois prétendait qu'à Lausanne on ne voyait jamais de reblochons. Ce à quoi Samuel rétorqua qu'il devait regarder par-dessous ses loignons.

Ils arrivèrent enfin au Comptoir et trouvèrent difficilement deux places. L'odeur du fromage dominait dans la vaste cantine, la fumée bleussait la haute ferme, retentissante d'éclats de rire et de discussions fébriles.

La fondue servie, Samuel déclara prendre soin de la flamme. Les morceaux de pain, entraînant de longs fils, disparurent dans des bouches enthousiastes. Albert déclara qu'une lettre ne passait pas si bien à la poste, et Samuel parla de lui « faire prendre une caisse ». Despâquis l'en défia, assurant qu'il ne prenait jamais que des cafés-crème. Mais, comme Samuel parlait d'affront, il voulut bien consentir à prendre un seul et unique verre d'Aigle. En rien de temps, et sans qu'il s'en fût aperçu, il en avait bu trois.

Alors, la conversation s'anima. Samuel interpella tout le monde et Albert prétendait chanter — par cœur — toute la partition de Faust. En fait il chanta un moment et dut s'incliner devant l'indifférence générale. De son côté, Samuel avait entamé une longue dissertation sur le chamoisage des peaux de lapins. Puis on fit « schmollitz ». Albert se sentait plein de vie ; ses oreilles bourdonnaient doucement. Il n'entendait qu'un murmure incessant sans parvenir à comprendre la moindre parole. Il voyait des bouches s'ouvrir, se tordre, se fermer et aucun son n'en paraissait sortir. Il eut un sourire béat et, soudain, hurla à tue-tête :

— *Cé qué l'ainô...*

Quelques bouteilles vinrent encore, qui achevèrent les deux Confédérés. Ce fut alors la descente en ville, entre les rails du tram — pour ne pas se tromper de chemin. Les mots d'amitié fusèrent. Des protestations d'estime s'élevèrent, énergiques, presque menaçantes. Samuel reconduisit à son domicile le représentant de la cité de Calvin-le-Sobre, car Albert prétendait effectivement ne se tenir debout « que parce que c'était la mode ». Ils se séparèrent enfin, après s'être juré longuement une alliance indissoluble, indestructible.

Ainsi, dans leur broillard, disparut à jamais le nuage qui semblait les séparer. Une fois de plus la Confédération s'affirmait fondue. Car la fondue, n'est-elle pas ici un symbole ? Un pour tous, tous pour un !

H. Chappaz.

LA PIPE ET L'ALLUMETTE

Fable-scie à propos de la question d'Orient.

*Un calumet,
Qu'aitumait
L'allumette*

*D'un pacha qui se nommait
Alu, réclamait :*

*« Pourquoi faut-il qu'Alu mette
Cette maudite allumette
Dans mon tabac parfumé
Comme en mai*

*Les roses du Mont Hymette ?
Il faut vraiment, pour qu'il commette
Un acte aussi déprimant,
Que ce Turc soit Allemand ! »*

*« Non, répliqua l'allumette ;
Qu'on me permette
De m'exprimer :*

*Ce n'est pas pour l'opprimer,
Je présume,
O calumet,
Qu'Alu met*

*Dans ton gros ventre d'écume
Ce brasier qui te consume ;
Mais*

*C'est afin que ton rogomme
Délecte son cœur d'homme,
Tout comme
Le fumet*

D'un vin qu'on renomme

Délecte le gourmet. »

Ainsi parla l'allumette.

Et la pipe se taisait,

Mais à part soi se disait :

« Elle conte une sornette !

Pourtant la chose est fort nette :

S'il plaît au Turc de fumer,

Rien ne sert de réclamer ;

Il faut bien qu'on se soumette

Lorsqu'on n'est ici-bas

Qu'une pipe et du tabac ! »

T. RITTENER.

AUTOUR DU CAQUELON

NOUS avons un vague soupçon d'avoir déjà donné jadis la recette que voici. Ah ! basta elle peut se répéter, comme toutes les bonnes choses.

C'est une recette de la fondue telle qu'elle a été extraite des papiers de M. Trolliet, bailli de Mondon, au canton de Berne.

« Pesez le nombre d'œufs que vous voudrez employer d'après le nombre présumé de vos convives. Vous prendrez ensuite un morceau de fromage de gruyère pesant le tiers, et un morceau de beurre pesant le sixième de ce poids.

Vous casserez et battrez bien les œufs dans une casserole ; après quoi, vous y mettrez le beurre et le fromage râpé ou émincé.

Posez la casserole sur un fourneau bien allumé et tournez avec une spatule, jusqu'à ce que le mélange soit convenablement épais et mollet, mettez-y peu ou point de sel, suivant que le fromage sera plus ou moins vieux, et une forte portion de poivre, qui est un des caractères positifs de ce mets antique ; servez sur un plat légèrement échauffé ; faites apporter le meilleur vin qu'on boira rondement et on verra merveilles. »

* * *

En reproduisant cette recette, Brillat-Savarin raconte la querelle des fourchettes et des cuillers, qui éclata à Belley, vers la fin du dix-septième siècle.

Un M. de Madot fut nommé à l'évêché de Bell et y arriva pour en prendre possession.

Ceux qui étaient chargés de le recevoir avaient préparé un festin digne de l'événement ; parmi les entremets brillait une ample « fondue », dont le prélat se servit copieusement. Mais se méprenant à l'extérieur et la croyant une crème, il la mangea à la cuiller, alors que de temps immémorial on se servait de la fourchette.

Les convives, étonnés de cette étrange, se regardaient du coin de l'œil et avec un sourire imperceptible. Cependant, le respect commanda la silence, car tout ce qu'un évêque, venant de Paris, faisait à table, surtout le premier jour de son arrivée, ne peut manquer d'être bien fait.

Mais l'événement s'ébruita et dès le lendemain on ne se rencontrait point sans se demander :

— Eh bien ! savez-vous comment notre nouveau évêque a mangé, hier soir, sa fondue ?

— Eh ! oui, je le sais ; il l'a mangée avec une cuiller. Je le tiens d'un témoin oculaire.

La ville transmet le fait à la campagne, et après trois mois il était connu de tous dans le diocèse.

Cet incident faillit ébranler la foi des traditions listes. Il y eut des novateurs qui prirent le parti de la cuiller, mais ils furent bientôt oubliés : la fourchette triompha, et plus d'un siècle après il y avait encore des gens qui s'en égayaient en contant, riant d'un rire immense, comme quoi M. de Madot avait une fois mangé de la « fondue » avec une cuiller.

A l'école (authentique). — La maîtresse expliquait que Dieu est tout puissant. Un écolier tout jeune demanda ce que cela signifiait.

— C'est bien simple, dit la maîtresse : Dieu peut faire tout ce qu'il veut.

— En voilà un qui en a de la veine ! répliqua l'enfant.

AU CAFÉ. — Je n'aime pas la fondue.

— Pourquoi ?

— Je n'aime pas le fromage.

— Oh ! un type qui n'aime pas le fromage, ça n'est pas une vie gâchée. M. P. L.